

une physionomie douce et sympathique ; il ne parlait généralement que pour interroger les gens. Il affectionnait surtout les veillées où se réunissent les gens d'un village ou d'un rang, pour jaser ; alors, il écoutait avec une grande attention les propos les plus puérils ; il observait les moindres gestes des gens. Il prenait grand plaisir surtout à entendre raconter les histoires que l'on se transmet de village en village, ces récits de drames où le conteur réussit toujours à mettre un peu de merveilleux. Les jours de mauvais temps, notre jeune Français écrivait et lisait.

Pendant quelque temps, on crut que comme beaucoup d'autres Français, depuis la tentative de l'établissement d'une colonie française qui avait été faite, sur les bords de la Péribonca, par M. Broet, ancien député du Lac St-Jean, à la Législature, et par M. Normand, un Français de noble lignée, on crut, dis-je, que notre jeune Français venait acheter un lot pour le cultiver Mais il n'en fut rien. A la surprise générale on apprit qu'il avait pris du service chez un cultivateur de l'endroit du nom de Samuel Bédard, à qui il s'était engagé pour sa nourriture seulement.

Notre Français passa deux ans à Péribonca. Entre temps, il organisait des excursions dans les forêts du Nord. Il aimait à courir les bois en compagnie des explorateurs et des trappeurs de l'endroit.

En septembre 1912, il écrivait à sa famille, en France :

"Depuis quinze jours, je suis dans le bois au nord de Péribonca, avec des ingénieurs qui explorent le tracé d'un très hypothétique, en tous cas, très futur chemin de fer. L'on couche sous la tente et l'on est toute la journée dans le bois, sorte de forêt demi-vierge où une promenade de quatre à cinq milles prend trois heures d'acrobatie"

Puis, un jour, alors que sa figure était devenue familière dans toute la région, de Mistassini à Mistock, le jeune Français